

L'HISTORIEN DU CLIMAT FACE AUX FAMINES, AUX DISETTES ET AUX RÉVOLUTIONS

par

Emmanuel LE ROY LADURIE

Délégué de l'Académie des sciences morales et politiques.

L'historien du climat, face aux *famines*, aux *dissettes*, aux *révolutions* tel sera le sujet de mon exposé d'aujourd'hui quant à la nature et l'homme. La mention des famines en ce titre, ne fait pas problème. Sous l'Ancien Régime, elles (les famines) pouvaient être liées aux difficultés nées des grandes guerres. Mais pour l'essentiel, elles étaient engendrées la plupart du temps par des conditions météorologiques défavorables au développement et aux récoltes des grains, depuis les semailles jusqu'à la moisson : *pluies excessives* ; *grands hivers*. Et inversement *échaudage/sécheresse*, l'un et l'autre étant nés notamment des canicules. Les millésimes 1976, 2003 et 2006 sont dans toutes les mémoires pour nous le rappeler. Quant aux révolutions (selon le titre de notre exposé), elles sont évidemment politiques ou strictement socio-politiques au sens plein et dramatique du terme. Mais elles peuvent pourtant, et c'est là mon sujet, traverser des périodes de cherté excessive des subsistances, cherté du pain quotidien : celles-ci accroissent le mécontentement plébéien et elles jettent de l'huile sur le feu révolutionnaire ou simplement contestataire. Ainsi en 1788 (mauvaise récolte), avec les prolongements que l'on sait sur l'année suivante, 1789 ; et puis de 1827 à 1832, la cherté du pain encadrant ainsi les Trois Glorieuses de 1830, elles-mêmes indépendantes bien sûr de ce contexte ; enfin en 1846, chaleur-sécheresse anti-céréalière, parmi les innombrables antécédents, essentiellement politiques, eux, de la Révolution de 1848.

Tenons-nous en (s'agissant de l'arrière-plan météorologique) aux trois grands acteurs qui déterminent essentiellement l'adversité météo anti-récoltes. Il y a *d'abord* les dépressions venues de l'Atlantique, porteuses éventuellement de précipitations excessives anti-moissons, ainsi en 1315, en 1692, en 1816, etc. ; *en second lieu* les très grands hivers, nés des incursions d'air arctique, donc de l'anticyclone sibérien ou plutôt scandinave : je pense à 1709, à 1956, etc. et à bien d'autres millésimes glacés ; *enfin* les canicules estivales, – c'est le troisième acteur –, dérivant comme chacun sait d'un impérialisme considérable de l'anticyclone des Açores sur nos territoires ouest-européens et centre-européens avec effet négatif sur les rendements des céréales.

Commençons par les premières causalités ci-dessus mentionnées : les perturbations surtout printanières, estivales venues en trop grand nombre de l'Ouest, de l'espace océanique, les ciels mouillés, les soleils brouillés, le tout pourrissant les moissons sous l'excès des pluies, et produisant à l'âge médiéval ou moderne de vraies

famines ou de simples disettes par déficit des récoltes de blé, celui-ci, du coup, détrempés, germés, en gerbes, etc. On mentionnera d'abord à ce propos les célèbres famines de 1314-1316 en Europe occidentale et centrale, où des historiens médiévistes ont souvent vu la fin du beau Moyen Âge gothique. Années trop humides, pluies incessantes, mauvaises moissons, grosses mortalités. On se bornera ici à citer brièvement Baudelaire paradoxalement typique à ce propos : « Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle et que de l'horizon embrassant tout le cercle, il nous verse un jour noir plus triste que les nuits quand la terre est changée en un cachot humide », et Baudelaire d'évoquer les pluies incessantes, la mortalité, les corbillards, etc.

*

Les grands épisodes d'étés super-pluviatiles ne manquent pas au cours de la longue période qui va de l'an 1315, que nous venons d'envisager, jusqu'à la fin du petit âge glaciaire, – disons vers 1860. Surtout en France, la grande famine de 1693, extraordinaire catastrophe nationale préparée par des abats d'eau incessants et par une pluviométrie trop considérable dès l'été et l'automne 1692. Bilan de ces années diluviennes, fameuses et du coup épidémique en 1693 : 1 300 000 morts *supplémentaires* sur une population « hexagonale » de 20 millions de personnes en 1693-1694. Ce qui ferait aujourd'hui, la démographie ayant triplé, 3 900 000 décès supplémentaires, – près de 4 millions de personnes en notre temps. On citera encore le très dur épisode de 1740, disons, en simplifiant, quatre saisons froides dont trois hyper-pluvieuses, avec non pas une famine, mais une grosse disette en conséquence. D'où viendra l'expression « Je m'en fous comme de l'an 40 », façon justement de ne pas s'en foutre. Et puis la voûte du firmament plombée, ouvrant les cataractes des cieux, en Europe comme ailleurs lors de l'année sans été 1816, faisant suite à l'énorme explosion du volcan indonésien de Tambora en 1815, qui a empoussiéré l'atmosphère de la planète. Par ailleurs, l'excès des pluies pendant plusieurs années, de 1648 à 1650 et de 1827 à 1831, a compliqué par de grosses chertés du pain, nées du déficit des récoltes, les alentours chronologiques de la première Fronde (1648-1650) et ceux de la révolution de 1830, ce qui nous ramène à notre sujet disetteux-révolutionnaire.

*

Le temps me manque pour traiter des grands hivers. Il va de soi que l'hiver de 1709 reste le plus considérable qu'on ait connu en Europe depuis cinq cents ans. Il a déclenché la famine par destruction des blés en herbe en raison du gel ; le manque à gagner (de la production des grains) provoquant de la sorte, par ricochets divers, 600 000 morts additionnels en France (hexagone) au lieu de 1 300 000 en 1693, 600 000 morts supplémentaires, c'est quand même un chiffre considérable –, du fait de cet hiver 1709. Morts un peu de froid, un peu plus souvent de faim, mais surtout à cause des habituelles épidémies collatérales, typhus, dysenteries, fièvres, etc. que provoque la sous-alimentation excessive en provenance de cette famine et du manque de subsistances, les semis en terre ayant gelé en 1709.

Les grands hivers et les révolutions ? Les exemples qu'on peut citer sont certes moins topiques que dans les cas précédents, quand j'évoquais la Fronde et les années qui entourent la Révolution de 1830.

On citera quand même le grand hiver de 1829-30 portant préjudice aux semis des céréales, et contribuant ainsi à la cherté des subsistances lors des prodromes de la révolution, essentiellement politique, elle, des Trois Glorieuses, lors de l'été qui va suivre, en juillet 1830.

*

Après les grandes incursions d'air arctique, assez traumatisantes dans leur genre pour le ravitaillement populaire, telles qu'en 1709, après les coups de Trafalgar des perturbations atlantiques accourues en nombre excessif et responsables de désastres agro-météo et démographiques, tels qu'en 1693, il me reste à identifier le troisième larron ou le *tertius gaudens* : l'anticyclone des Açores, lui-même responsable, rarement mais rudement, de crises frumentaires et/ou mortales telles qu'en 1420, 1719, 1788, 1811, 1846... et, bien sûr, dans un tout autre contexte, celui du XX^e voire du XXI^e siècle, les chauds et les très chauds étés : 1947 et surtout, de notre point de vue dominé aujourd'hui par l'effet de serre, 1976, 2003 et 2006.

Les manifestations parfois dangereuses de cet anticyclone açorien nous sont devenues familières depuis quelques années : nous savons qu'elles peuvent augmenter la mortalité : on connaît les décès de 15 000 personnes âgées en 2003.

Les conséquences de telles canicules pouvaient être beaucoup plus graves lors de l'Ancien Régime météo-économique, surtout avant 1860. Le Petit Âge Glaciaire était encore dans toute sa force jusqu'à cette date de 1860 précisément, mais la variabilité inhérente à toute météorologie produisait quand même des étés très beaux, voire caniculaires, notamment au XVIII^e siècle, – une période où s'effectua un assez remarquable réchauffement estival entre les très fraîches décennies 1690-1700 et 1812-1820.

Distinguons deux types de traumatismes caniculaires. Le premier type, c'est sans qu'il y ait mauvaise moisson, absolument pas, c'est disons l'effet santé publique : non point encore agression mortelle anti-gériatrique comme ce sera le cas en 2003, mais mortalité par maladie infectieuse à l'encontre surtout des enfants, des bébés ; du fait de la pollution microbienne dans les nappes phréatiques (et surtout dans les rivières), les unes et les autres devenues trop basses, séchées, verdies, infectées de microbes et de bacilles divers. Les dégâts sur le système digestif des enfants et aussi des adultes, la *toxicose des bébés* notamment, pouvaient être incroyablement élevés, notamment pendant certains chauds étés du XVIII^e siècle, dont je parlais à l'instant. Ainsi en 1719 dans l'hexagone, à peu près formé dès cette époque, les 450 000 morts supplémentaires dus à la dysenterie caniculaire ainsi qu'à d'autres infections de cet été 1719, chaude saison qui concluait elle-même le biennat estival brûlant de 1718-19. Ce qui ferait aujourd'hui (ces 450 000 morts sur les 21 millions de Français de 1719), [cela donnerait de nos jours] 1 200 000 morts dans la France actuelle de 60 millions d'âmes

presque trois plus qu'en 1719, or, les gens de cette année-là s'en apitoyèrent assez peu. Seuls les parents et aussi les curés, qui envoyaient au paradis toutes ces petites âmes innocentes, les uns et les autres, parents et curés, écrasaient de temps à autre une larme furtive. Les medias existants, – medias papier bien sûr, il y en avait déjà –, n'en parlèrent guère, eux.

Et puis, après la grosse mortalité mais sans disette, telle que nous venons de la signaler pour 1719, on peut citer aussi *la disette proprement dite*, avec ou sans mortalité, mais disette céréalière, alias trop maigre moisson, provoquée par l'échaudage/sécheresse plus ou moins dévastateur pour les céréales lors de ces époques, ciel bleu et brûlant ; échaudage et sécheresse qui sont fils et filles en ce cas aussi de l'anticyclone des Açores trop largement épandu sur nos terroirs, tant du bassin de Paris que du bassin de Londres. Citons d'abord la famine francilienne de 1420, effectivement provoquée par un été brûlant de la même année, au temps d'Isabeau de Bavière, en une époque où, d'une façon générale, la France n'allait pas tellement bien.

Citons aussi l'été très chaud de 1556, avec des incendies de forêt jusqu'en Normandie. Mais deux mots surtout à propos des phénomènes d'échaudage, sécheresse anti-céréalières d'autant plus significatifs lors de dates parfois cruciales, telles que 1788, 1846...

L'an 1788, si l'on peut dire, c'est un « modèle ». Il y eut fin 1787 et 1788, douche puis sauna, ou, si l'on préfère, douche puis solarium puis douche. Douche fraîche d'abord, lors de l'automne 1787 : les grosses pluies font alors quelque tort aux semailles automnales, en effet. Puis au cours d'une année 1788 assez uniformément chaude ou même très chaude par rapport aux millésimes environnants, un solarium-sauna de printemps et de début d'été 88 grille les moissons sur pied, ou du moins une certaine portion des récoltes de céréales. Enfin les intempéries de l'été 88, cet été trop chaud mais aussi, logiquement, avec grêle, orage, averses, sorte de temps de mousson, humide et chaud, qui finit d'abattre les épis, les fait verser. La récolte de 1788 est diminuée d'un tiers, les prix du blé montent en flèche, les émeutes de subsistance sont dans la rue jusqu'au 13 juillet 1789, – drôle de façon de célébrer le 14 Juillet et la prise de la Bastille avec une journée d'avance. Et tout ceci c'est l'une des composantes de 1788-89, – il y en a bien d'autres certes, non pas climatiques mais budgétaires, politiques, et – prépondérantes celles-là –, la mauvaise météo restant quand même l'un des éléments de ce complexe nexus causal, lequel précipitera à court terme la révolution de 89. Notons cependant qu'il n'y a pas de mortalité supplémentaire en 88-89 : l'effet contestataire est immense, l'effet mortelitaire est très mince.

*

* *

Je rédigeais le présent exposé à Paris, le 26 juillet 2006, par 36 °C à l'ombre (température extérieure) après des jours et des jours de chaleurs analogues. La presse, qui consacrait de gros titres à cet évènement, affirmait qu'on n'avait jamais connu mois de juillet plus chaud sur nos territoires... Juillet 2006, c'est, nous dira-t-on, 2003 redivivus. Mais c'est aussi, en plus intense, une répétition du jadis : autrement dit de l'an 1846. On était en cette année au temps du petit âge glaciaire avec de gris hivers ultra-neigeux qui nourrissaient ou gonflaient en abondance les glaciers des Alpes... Mais la variabilité météo restait considérable, grosse de canicules, fussent-elles un peu moins brûlantes qu'en 2003 ou 2006. Et c'est ainsi, répétons-le, qu'en 1788, 1811, 1846, – liste non limitative –, l'ensoleillement fut considérable, flanqué qui plus est, lors de ces deux derniers millésimes, par une sécheresse anti-céréalière.

En 1846, tout l'hémisphère Nord était plus ou moins affecté par cet épisode chaud, sec. Sous Louis-Philippe terminal donc, et même lors de sa chute, les conséquences allaient se révéler considérables : baisse d'un tiers du rendement des moissons, conjuguée par ailleurs avec la raréfaction des pommes de terre, celle-ci déterminée par les spores du *fungus infestans* venus des États-Unis jusqu'en Irlande et sur le continent. La susdite et mauvaise moisson de 1846 créa vive cherté pour le panifiable, ainsi que des mortalités humaines point apocalyptiques, certes, mais réelles, déclenchées notamment par la médiation des épidémies collatérales, lesquelles se développaient (en leur point de départ) sur la misère physiologique des populations pauvres, celles-ci sous-alimentées du fait des circonstances. Concentration par ailleurs du pouvoir d'achat en 1846-47 sur le pain, lui-même devenu trop cher ; donc, de ce fait, mévente du textile, et chômage ouvrier ; puis mécontentement social, le tout débouchant, au terme de vingt autres causalités, sur le mouvement populaire des barricades, inaugurées en février 1848 avec les connotations révolutionnaires que l'on sait.

Dans le court terme, les conséquences des brûlures juilletistes de 2006, succédant à une phase multimensuelle et même multiannuelle de sécheresse, seront beaucoup moins spectaculaires qu'en 1846. Car l'agriculture ne sera plus au centre de l'économie.

Le froment n'aura plus de nos jours le positionnement stratégique décisif qui était le sien lors des monarchies censitaires. Quant à la mortalité des personnes âgées, qui fut non négligeable en 2003, on croit savoir qu'elle est sous contrôle en 2006.

Malgré ce, le court terme louis-philippard de 1846-47 était tout sauf réjouissant. Mais après quelques rudes épreuves, il allait quand même accoucher, six saisons plus tard, du Printemps des peuples de 1848-1850 ! Ne boudons pas notre plaisir, en l'occurrence ! Quant au long terme post-1850, il se situait déjà sous les auspices du Progrès humain indéfini, qu'allaient célébrer Victor Hugo, Friedrich Engels et tutti quanti. De nos jours, c'est peut-être différent. Les canicules se rapprochent les unes des autres. Celle de 1976 a fait attendre pendant plus d'un quart de siècle celle de 2003.

Mais ce millésime 2003 était encore tout chaud dans nos mémoires, et pour cause, et déjà (deux années après) 2006 opérait la récurrence. Le XXI^e siècle, compte tenu de la prégnance d'un CO2 plus diffusé que jamais, va-t-il se signaler de la sorte par un revenez-y caniculaire assez répétitif ? Bien malin qui pourrait le prédire avec certitude. Et pourtant le GIEC (Groupe intergouvernemental des études sur le climat), impavide, nous annonce pour la fin du XXI^e siècle quelques degrés centigrades supplémentaires à nos latitudes et ailleurs. Si le diagnostic est exact, on ne voit pas trop ce qui pourrait freiner le processus que découvrent ainsi les scientifiques ; ils deviennent de la sorte, en leurs aruspices, les émules des augures de l'Antiquité. Alors, des mesures draconiennes concernant la consommation des carburants ? Disons qu'on les attend encore. Elles viendront peut-être. En attendant, on peut toujours cultiver sans trop y croire la vertu d'espérance : le GIEC, après tout, est peut-être dans l'erreur (?). Mais non ! Bien des données semblent confirmer les prévisions (ou les préventions ?) de cet auguste aréopage. Le XXI^e siècle sera ultra-tiède (un peu trop chaud même) au gré de beaucoup. Si c'est le cas, l'effet de serre apparaît tout à coup comme la progéniture imprévue et/ou comme l'enfant bâtard des grandes conquêtes techniques de l'époque moderne et contemporaine, celles des XVIII^e, XIX^e et du premier XX^e siècle. Disons, en dépit des objections, certes tout à fait justifiées, – pro-techniciennes, elles, que présente avec talent notre confrère Claude Allègre –, disons que cet effet de serre se présente à nos yeux comme l'une des négations les plus radicales de l'idée de Progrès, telle que la formulèrent sans trop de nuances depuis Condorcet jusqu'à Jules Verne¹ les hardis penseurs du siècle des Lumières et des générations ultérieures.

¹ Claude Allègre, dans un livre récent, s'est élevé au nom de ce progrès technique contre un pessimisme qu'il tient, à la limite, pour abusif. On ne peut qu'approuver sa démarche prudente, mais que le phénomène de base, du *greenhouse effect*, peut difficilement, en tant que tel, faire l'objet d'une dénégarion.